

Enseignement à tirer des campagnes faites par les troupes britanniques depuis 1865

Autor(en): **Caldwell, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **32 (1887)**

Heft 8

PDF erstellt am: **14.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-336697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXII^e Année.

N^o 8.

15 Août 1887

Enseignement à tirer des campagnes faites par les troupes britanniques depuis 1865¹.

INTRODUCTION

On a pris sur le continent l'habitude d'exécuter chaque année des manœuvres sur une colossale échelle. Les grandes puissances militaires rivalisent pour la perfection du programme, pour les apparences de réalité dans les opérations, pour le nombre d'hommes rassemblés. De ce côté du canal on a montré peu d'inclinaison à suivre l'exemple de nos voisins.

Cette particularité n'est pas sans raison. L'armée anglaise n'a, depuis longtemps, guère eu besoin de manœuvres pour s'exercer au grand jeu de la guerre. Son organisation et ses capacités ont été souvent soumises à la rude épreuve du service actif. Bien que jamais elle n'ait eu de graves mécomptes, elle a cependant lutté avec des difficultés variées et exceptionnelles. Elle a pris part à des aventures audacieuses et hasardées dans toutes les parties du monde. Elle a traversé des jours de soleil et des jours de brume.

Les campagnes entreprises dans ces dernières années par les troupes anglaises méritent une étude attentive parce qu'elles développent notre système militaire refondu et donnent d'utiles directions pour les campagnes futures. Les enseignements à tirer de nos guerres dans l'Afghanistan, le sud de l'Afrique et l'Égypte sont nombreux et variés, mais sont loin d'amener toujours aux mêmes conclusions. Il est impossible d'employer les mêmes formations tactiques contre des adversaires aussi dissimilaires dans leur manière de combattre que l'Arabe et l'Ashanti. Des théâtres de guerre aussi différents, soit pour la topographie, soit pour le climat, que le sont Manitoba et l'Afghanistan, réclament la plus grande élasticité sous le rapport de l'organisation et de l'équipement.

¹ Par le capitaine Ch. E. Caldwell R. A. Traduit du n^o 139 (1887) du *Journal of the Royal United Service Institution*. — Nous prendrons la liberté de faire suivre de quelques observations cet article d'un haut intérêt, mais qui n'a pas réussi à nous convaincre que, même contre des sauvages, il soit d'un bon calcul de dédaigner les règles fondamentales de l'art de la guerre. (*Réd.*)

Il n'y a qu'un point sur lequel on puisse déduire de ces campagnes la même conclusion. Leur histoire nous enseigne que, quand le soldat européen rencontre l'Asiatique ou le sauvage, tout son système de guerre subit un changement radical et que la science militaire tirée des grandes luttes continentales doit être modifiée pour faire face à des circonstances étrangères aux guerres européennes.

Le trait le plus remarquable de ces luttes, c'est qu'une armée disciplinée est obligée de conformer ses méthodes à celles d'adversaires infiniment inférieurs en intelligence et en armement. Un ennemi qui néglige les principes fondamentaux de la stratégie, dont la tactique est mal définie et incompréhensible, dont l'organisation consiste dans la réunion d'un certain nombre d'individus en vue d'un but commun, tend à abaisser ses adversaires à son niveau. Nous nous trouvons forcés d'en revenir malgré nous aux formations délaissées du passé. Nous sentons la pointe acérée de la science militaire comme émoussée au contact du sauvage.

Les petites campagnes des vingt dernières années abondent en exemples de règles de guerre bien établies, reconnues inapplicables, et présentent d'admirables illustrations d'opérations disjointes et irrégulières. Mais elles servent aussi à montrer ce qu'il y a de bon dans notre organisation et à mettre à nu les points faibles de notre système. Le sujet doit cependant avant tout être considéré au point de vue stratégique et tactique, après quoi il sera étudié sous le rapport de l'administration et de l'équipement.

STRATÉGIE

La promptitude des résultats importants est un caractère des grandes guerres actuelles. Le peu de répit accordé à un adversaire, la rapidité avec laquelle un coup suit l'autre, la soudaineté dramatique avec laquelle des luttes prodigieuses prennent fin, sont les traits les plus remarquables de la stratégie moderne.

Mais si nous considérons nos propres expériences dans les relations avec des peuples faibles et ignorants, le tableau change. Nous voyons des opérations fastidieuses et fatigantes, tendant à l'obtention de quelque but éloigné. La lutte régulière ne joue qu'un rôle bien secondaire dans de semblables conflits. Les opérations prolongées dans le Bhootan, le Zululand et l'Afghanistan font sous ce rapport un contraste frappant avec la courte et

décisive campagne de Tel-el-Kebir ; la cause n'en est pas difficile à trouver. C'est que nos adversaires de 1882 étaient organisés et combattaient d'après les méthodes européennes.

L'initiative. Les stratégestes disent qu'une prompte initiative est le premier pas dans la voie du succès. Dans les guerres européennes cette question n'admet pas de discussion, mais dans des campagnes comme celles dont nous nous occupons le mot d'initiative perd sa signification. Des adversaires tels que les Afghans et les Zulus n'ont pas de mobilisation qu'on puisse entraver par de rapides mouvements ni de plans arrêtés qu'on puisse bouleverser d'un coup.

Les circonstances forcent invariablement la puissance civilisée à prendre l'offensive au début ; l'initiative n'est donc pas contestée. Il s'ensuit que la promptitude dans le commencement des hostilités, si désirable dans les guerres européennes, est d'une bien moindre importance dans nos petites campagnes. Tout doit être préparé pour la lutte, pas un instant ne doit être perdu pour franchir la frontière lorsque tout est prêt, mais il vaut bien mieux attendre, même sans nécessité, avant de s'engager sur le territoire ennemi que d'être obligé de s'arrêter, faute de moyens, une fois les opérations commencées.

La prise de Caboul par sir F. Roberts en offre un exemple. Pendant les trois semaines qui se passèrent entre l'arrivée aux Indes des nouvelles du massacre et le départ de la colonne, un mécontentement résultant d'ignorance se manifesta à cause de la lenteur supposée du mouvement en avant. C'était inévitable. Le délai était dicté par la nécessité d'assurer un service de transport satisfaisant ; cette difficulté franchie, l'armée bien fournie atteignit son but rapidement et sans mécompte. Si on avait fait l'expédition sans tous les préparatifs nécessaires à une entreprise si hasardeuse, on aurait eu à subir un échec et peut-être un désastre.

La tentative avortée de réprimer la révolte des Boers avec une simple poignée d'hommes fait un triste contraste avec la prise de la capitale des Afghans. La cavalerie dont on avait grand besoin accourait en hâte de la côte ; des renforts importants allaient arriver, quand, dans l'espoir de faire taire le mécontentement par la promptitude et la vigueur, on entreprit une expédition qui, avec le peu d'hommes dont on disposait, ne pouvait donner d'autre résultat.

Si un délai, avant de commencer les hostilités, nuira peu au

succès final, grâce à la manière irrégulière dont de semblables adversaires se préparent à la lutte, toute hésitation une fois les opérations entamées sera nuisible. Un temps d'arrêt passera pour un signe de faiblesse.

Les tribus sauvages qui peuplent les frontières de notre empire des Indes, les fanatiques partisans du Madhi, les légions que commandait Cettiwayo n'ont aucune idée des ressources ou des exigences de la civilisation. Incapables de discerner des présages infaillibles pour l'œil initié, ils voient dans la progression lente de l'ennemi un signe certain de timidité et d'impuissance, accourent en masse sous l'étendard et décuplent la résistance à vaincre. On devra donc plutôt s'efforcer de mettre de la vigueur dans les opérations une fois commencées que de prendre promptement l'offensive.

Débarquement sur une côte ennemie. La facilité d'action résultant de notre supériorité maritime s'est bien montrée dans ces guerres. La première campagne sur le littoral de la mer Rouge s'ouvrit par un débarquement de troupes à Trinkitat et d'heureuses opérations basées sur ce fort ; quelques jours après le tout fut transféré par mer à Suakim pour attaquer Osman Digma sur un autre terrain. Le transport de l'armée anglaise d'Alexandria à Ismailia en 1882 est un exemple encore plus remarquable.

Mais si la position d'une armée basée sur la mer a de grands avantages elle a aussi certains défauts. Le ressac et la nature du rivage à Cape Coast Castle occasionnèrent de nombreux désagréments au début de la guerre contre les Ashantis. Le peu de profondeur de l'eau à Zula nécessita de grands préparatifs pour le débarquement de l'expédition d'Abyssinie. Le mauvais temps empêcha pendant plusieurs jours les approvisionnements d'aborder à Port Durnford et mit ainsi la division du général Crealock à court de vivres.

On n'a pas toujours sous la main des ports naturels comme à Trinkitat, et là, malgré la profondeur de l'eau et le bon ancrage, le débarquement de la petite troupe du général Graham demanda plusieurs jours. Tandis que la prise de possession du canal de Suez suivie par l'apparition de l'armée anglaise à Ismailia fut une opération conduite avec un secret et une habileté qui en font une des meilleures de nos jours, la difficulté de débarquer rapidement est telle que la marche en avant sur Kassasin fut accomplie par une simple poignée d'hommes presque en vue des transports massés sur le lac Timsah. La cavalerie et l'artillerie devaient

marcher avec des chevaux hors de condition et pour certains jours les troupes avancées avaient complètement épuisé leurs provisions.

Lors d'un débarquement la tension se relâche, mais c'est seulement au premier moment que les difficultés et la confusion sont inévitables. Ainsi lorsque les arrangements pour l'approvisionnement de la division Crealock furent terminés, un seul beau jour suffit à débarquer le nécessaire à Port Durnford.

Difficulté de provoquer une issue décisive. Un des traits les plus frappants de la guerre irrégulière est la tendance des guerriers indisciplinés à éviter un engagement général. Cette répugnance de nos adversaires pour une action décisive est une cause essentielle de la nature lente et fatigante de semblables opérations.

Quand des adversaires intrépides comme les Soudanais, les Ghazis ou les Zulus chargent nos troupes à découvert ils sacrifient leurs avantages stratégiques et donnent liberté d'action à la supériorité tactique résultant des armes de précision et d'une sérieuse discipline.

Les batailles rangées de Tamai, d'Ahmed Kehl et de Kambula eurent pour résultat la mort de l'élite des assaillants et la démoralisation du reste. Les pertes éprouvées par les Arabes à Abu Klea diminuèrent leur ardeur dans l'attaque du carré le jour suivant. Les Ashantis, après leur expérience d'Amoaful, firent une résistance bien moins acharnée entre l'Ordah et Coomassie.

Lorsque les Abyssins attaquèrent les colonnes anglaises près d'Arogee, pour être repoussés et dispersés, ils préparaient la voie pour l'entrée sans coup férir dans leur formidable forteresse.

Si donc on peut obtenir de pareils résultats en amenant l'ennemi à attaquer ou en allant le chercher dans ses positions, il y a tout avantage à forcer le combat. Si l'adversaire tend à faire une guerre de guérillas, comme dans les passes de l'Afghanistan, dans le Kaffirland et le Burmah, il faut lui offrir la bataille.

Lorsqu'on a le choix entre attaquer l'ennemi même dans de fortes positions et l'en chasser par des manœuvres, il sera rarement excusable d'éviter l'action décisive. Tel-el-Kebir est un excellent exemple du parti le plus audacieux trouvé le plus sage.

Si l'on avait, par quelque grand mouvement tournant, forcé les Boers à évacuer Laing's Neck au lieu de les y attaquer, on n'aurait fait que prolonger la guerre et on aurait manqué l'occa-

sion de prouver une fois pour toutes combien était vain l'espoir de nos adversaires de lutter victorieusement contre les armes anglaises. Puisque la tactique peut, grâce à la supériorité de l'armement et à la discipline, amener un résultat, il faut des circonstances bien anormales pour suggérer l'idée de recourir à la stratégie.

Communications. Des adversaires qui n'ont ni base ni service d'approvisionnement, c'est-à-dire pas de communications, offriront rarement l'occasion de faire réussir des combinaisons stratégiques. Tandis que dans le Soudan, dans les Collines de l'Inde, dans le sud de l'Afrique, nous avons eu à faire à des ennemis vivant au jour le jour et sans inquiétude pour leurs communications, nous avons toujours été dans une grande anxiété au sujet des nôtres. Les théâtres de ces opérations sont ordinairement peu peuplés et improductifs, les districts qu'une armée traverse ne suffisent pas à ses besoins et, par conséquent, beaucoup de choses, si ce n'est tout, devront être apportées de la base.

Les communications sont ainsi d'une grande importance et ont souvent une très grande extension. De Zula à Magdala la distance était de 400 milles, de Kabul à Peshawur 160 milles; la chaîne de postes le long de cette ligne enlève une quantité notable de troupes aux forces mises en campagne. Si, comme c'est généralement le cas, la population est belliqueuse et hostile, les convois doivent être escortés et les points importants occupés; de cette façon la force active n'est plus qu'une faible fraction de l'armée. En 1880, la ligne du Khyber a nécessité 20,000 hommes.

Ainsi dans ces guerres, tandis que l'un des partis est relié à sa base par une ligne de communications longue et exposée, dont la rupture peut mettre en péril son existence, l'autre possède une élasticité et une liberté d'un avantage stratégique incalculable.

Lutter avec des adversaires pour qui défaite signifie simplement dispersion, c'est tâtonner dans l'obscurité; une fois le contact perdu, on n'a plus aucun indice sur leurs agissements.

Quelque influence inexplicable attirera à l'occasion des myriades d'ennemis pour défendre un point important, mais ils disparaîtront mystérieusement dès qu'ils auront atteint ou manqué leur but. Combien différente fut la campagne de Tel-el-Kebir où l'ennemi connaissait les règles de la guerre moderne, était jusqu'à un certain point capable de les appliquer et avait une orga-

nisation nécessitant une stratégie systématique, ce qui permit de former contre lui et de mener à bonne fin un habile plan de campagne !

Nous avons beaucoup appuyé sur l'importance des communications. Le fait est que les rapports de ces guerres abondent en exemples de communications de nos armées interrompues et même volontairement abandonnées. Il résulte du manque d'habileté stratégique de l'adversaire que souvent la séparation d'une armée d'avec sa base est une affaire sans importance. Si, soit par suite d'une mauvaise organisation, soit par manque d'initiative, l'ennemi ne fait aucune tentative pour bloquer les routes d'une manière permanente, la colonne coupée n'en souffrira pas. Si l'armée ainsi laissée à ses propres ressources est bien approvisionnée elle peut rester quelque temps indépendante de ses communications. L'armée de Caboul a été plusieurs jours complètement coupée de l'Inde; la division Primrose à Kandahar et le détachement du colonel Pearson à Ekowe ont été dans la même situation. Mais si nous considérons le petit corps de Mount Prospect dans la guerre des Boers nous voyons une grande différence. Les communications du général Colley étaient constamment menacées, même interrompues pendant un temps. La situation était alors très dangereuse, les Boers comprenant assez la stratégie pour apprécier le mal qu'ils pourraient faire en se rejoignant derrière la colonne anglaise.

La remarquable opération par laquelle Caboul fut mis à l'abri au début de la seconde phase de la guerre afghane offre un intéressant exemple d'une armée abandonnant volontairement ses communications pour atteindre un certain but, cas qui se présenterait rarement dans une guerre régulière.

Quand l'objet et la durée du mouvement sont déterminés, il ne met pas au défi les règles élémentaires de la guerre, mais c'est seulement dans des campagnes comme celles-ci que les circonstances permettront cette opération. Dans le mouvement de Kandahar à Caboul la division de sir D. Stuart perdit tout contact avec le reste de l'armée d'occupation et il en fut de même pendant la mémorable marche de Caboul à Kandahar. La marche en avant d'Ordashu à Coomassie se fit malgré la présence des Ashantis sur les derrières. Cependant toutes ces opérations réussirent. Si on avait suivi strictement les traditions de la stratégie les forces engagées dans chaque cas se seraient réduites à un petit corps incapable d'accomplir la tâche projetée.

La marche de sir H. Stewart sur Metammeh est un autre exemple; car les postes établis aux puits sur la route étaient de simples anneaux dans une chaîne rompue. Cette opération, si audacieuse dans sa conception, si probante pour la solidité et la patience du soldat anglais et si malheureuse dans sa tentative de sauver Khartoum, sert à montrer les difficultés et les dangers auxquels une colonne ainsi lancée est exposée si elle n'est pas abondamment fournie de munitions et de provisions. En effet, les détachements nécessaires aux convois pour le retour et la fatigue des chameaux causée par les marches au hasard, réduisirent la petite troupe et l'empêchèrent d'agir.

L'abandon volontaire des communications n'est admissible que comme moyen temporaire lorsque, comme en Afghanistan, il faut atteindre une nouvelle ligne d'opérations ou que, comme dans la marche dans le désert, un but important doit être atteint rapidement et à tout hasard.

Division sur le terrain. Les divisions sur le terrain ont toujours été une cause de désastres. Toute combinaison qui expose une armée à être battue en détail est, par le fait même, fautive. Isandlwana est un terrible exemple du malheur résultant de la division, de même que l'échec de Majuba-Hill, où une partie de l'armée anglaise fut battue en vue du reste. Mais dans certaines circonstances les dangers de la dislocation disparaissent. Si chaque portion d'une armée divisée est capable par elle-même de résister à toutes les forces que l'ennemi peut amener contre elle il n'y a pas à craindre une défaite en détail.

Quand la dispersion n'offre pas de danger elle est recommandable; en effet, la mobilité d'une armée est en proportion inverse de sa grandeur. Par conséquent un mouvement en plusieurs colonnes facilite les opérations. D'ailleurs les mêmes forces qui tendent à sauvegarder les communications de l'ennemi, c'est-à-dire le manque de contrôle des chefs sur leurs guerriers irréguliers, l'absence d'action concertée qui en résulte et l'ignorance totale de l'art de la guerre, sont en jeu pour prévenir le groupement des légions ennemies contre une fraction de notre armée.

De forts arguments en faveur de l'invasion sur plusieurs lignes dans ces guerres sont : l'effet moral produit sur l'ennemi par l'occupation de vastes territoires et l'influence que doit exercer sur un peuple qui ne sait pas profiter des situations, l'apparition de corps ennemis de tous côtés. La seconde invasion du Zululand par deux colonnes séparées réussit parfaitement,

bien que la mobilité des Zulus et la nature du terrain donnassent à nos adversaires de grandes facilités pour opérer par les lignes intérieures. Mais chacune des colonnes anglaises était capable de livrer bataille aux forces de Cettiwayo et une certaine dispersion était nécessaire pour protéger la frontière du Natal. Le pays des Ashantis fut également envahi sur plusieurs lignes. Ce n'est pas, il est vrai, un cas de séparation sur le terrain car pas un seul homme ne fut distrait du corps principal marchant sur Coomassie pour renforcer les colonnes secondaires, pas plus que l'addition de celles-ci à la troupe compacte de Wolseley ne l'eût placée dans une meilleure position; les auxiliaires auraient été un encombrement pour la colonne principale tandis qu'en agissant d'une manière indépendante ils contribuèrent au succès. Les détachements agissant sur les flancs du gros démoralisèrent l'ennemi, prévinrent une action combinée des chefs de tribus et les empêchèrent de se concerter pour barrer la route de Coomassie.

Il faut noter que dans le pays des Ashantis et le Zululand il n'y avait pas de communications télégraphiques entre les diverses parties de l'armée, et que celles-ci, grâce à l'infidélité des messagers, étaient généralement dans l'ignorance de la situation de la guerre.

L'entrée simultanée et sur plusieurs points de nos troupes dans l'Afghanistan permit d'occuper d'immenses étendues de terrain et apporta chez les sauvages montagnards qui peuplent les hautes terres des bords de l'Indus, le prestige du pouvoir anglais dans l'Inde.

La campagne du Nil offre un remarquable exemple de la dispersion sur le terrain. Une colonne quittant le fleuve se lança dans le désert, l'autre longea la rive dans une direction opposée. Toutes deux vainquirent leurs adversaires et ne furent rappelées que lorsque la chute de Khartoum changea complètement et tout d'un coup la situation militaire. L'insuffisance des transports empêchait la marche de l'armée entière à travers le désert de Bayuda, et le châtement des meurtriers du colonel Stewart nécessitait un mouvement vers Abu-Hamed. C'est un cas où la division n'offrait pas de danger, chaque colonne étant suffisamment forte, l'avance par la ligne décisive n'étant possible que pour une partie de l'armée et deux objectifs distincts devant être atteints.

Effet des rumeurs de bazar dans l'Orient. Les rumeurs de bazar sont, dans l'Orient, le chemin par lequel les bruits de toute

sorte arrivent à la publicité. Cette agence subtile transmet les nouvelles de village en village avec une rapidité presque télégraphique. Les bruits annonçant aux populations natives la retraite des Anglais sur Sherpore, arrivèrent en même temps sinon avant les nouvelles officielles annonçant les événements qui nécessitaient ce mouvement. Des bruits de mauvais augure annonçant un désastre couraient les villes de l'Inde au moment de Maiwand. Dans un camp, berceau par excellence de toutes les rumeurs sans fondement, la rapidité avec laquelle tout projet de mouvement qui est connu se répand dans tous les rangs est remarquable. Par le moyen des espions cette rumeur du camp arrive à l'ennemi qui peut être ainsi averti de mouvements encore en préparation.

En Egypte comme en Inde les rumeurs de bazar sont l'agence d'informations reconnue et offrent des facilités pour la propagation de bruits fallacieux. L'entreprise imaginaire contre Aboukir — à laquelle un prétendu secret prêtait une apparence de probabilité — mit, comme on y comptait, Arabi et ses myrmidons sur une fausse piste et prépara la voie pour la prise du canal d'eau douce. Le jour où la flotte partit d'Alexandrie 3000 hommes étaient envoyés du Caire à Aboukir; il paraît qu'Arabi n'apprit qu'à Ceylan le grand mouvement d'Alexandrie à Ismaïlia.

Dans des campagnes comme celles-ci on aura souvent l'occasion de tromper l'ennemi de cette façon : une insinuation faite par quelqu'un qui occupe une situation élevée passe de bouche en bouche ; la nouvelle se répand avec rapidité dans le camp et en un temps excessivement court, les rangs ennemis sont troublés par l'attente de quelque entreprise à laquelle on n'a peut-être jamais songé.

L'attaque des Egyptiens sur le camp de Kassassin, quelques jours avant Tel-el-Kebir, fut faite sur la foi d'un rapport fourni à Arabi par des Bédouins qui avaient enlevé du bétail échappé des lignes anglaises et qui représentaient nos forces comme insignifiantes. Cet incident sert à montrer la nature des informations sur lesquelles se basent nos adversaires dans ces campagnes.

Correspondants militaires. Le secret est à la guerre une condition indispensable du succès. La soif inextinguible de savoir ce qui se passe, dans l'entourage d'un commandant, rend sa tâche difficile sous ce rapport, mais cette difficulté est encore augmentée par la présence au camp de personnes dont la réputation professionnelle dépend en quelque sorte de leur habileté à deviner les secrets.

Grâce à la nature de nos adversaires, le mal inhérent au système qui permet à un état-major de correspondants irresponsables d'accompagner une armée en campagne n'a pas été généralement senti, mais il n'en existe pas moins. Ce n'est pas par les dépêches télégraphiques expédiées du théâtre de la guerre que l'ennemi peut recevoir des informations, mais par les nouvelles non destinées à la publicité qui se répandent dans le camp. La censure de la presse a bien en général un contrôle absolu sur les correspondants militaires pour ce qui concerne le télégraphe, mais il n'en est pas toujours ainsi. Pendant la guerre des Boers la presse de Natal n'était soumise à aucun contrôle et publiait des informations très préjudiciables à l'armée anglaise. Chaque mouvement était annoncé, la position de chaque détachement notée et commentée aussitôt, en sorte que les Boers étaient tenus au courant de tout ce qui passait dans nos lignes. Le projet d'entreprise contre Majuba Hill fut tenu secret jusqu'au dernier moment. Si le plus léger bruit en était parvenu à Mount Prospect, on aurait assurément rencontré de la résistance.

Le nombre des représentants de la presse qui accompagnent nos armées croît à chaque campagne. D'obscurs journaux de province commencent à envoyer des correspondants spéciaux. Des feuilles plus importantes en envoient de vraies escouades et y sont réellement forcées par la concurrence. Il serait urgent d'y mettre ordre. Pourquoi le public ne serait-il pas tenu au courant des opérations seulement par l'Association de la presse ou quelque autre agence analogue? Par ce système, les grands journaux, au lieu d'envoyer chacun plusieurs personnes sur le théâtre de la guerre, tireraient tous leurs informations d'une source commune avec une grande économie; trois à quatre correspondants suffiraient pour toute l'armée. Ce n'est pas un argument permettant la présence de parasites avec notre armée que de dire qu'ils feraient au besoin le service de soldats. Si des officiers en congé ne sont pas autorisés à suivre nos troupes en campagne, des civils devraient assurément être sous le coup de la même interdiction.

Si ce n'était le fait que nos rapports militaires ont si souvent à déplorer des échecs résultant de ce qu'on a estimé trop bas la force de nos adversaires, il serait superflu d'insister sur la nécessité d'envoyer des troupes suffisantes pour ce que l'on veut faire. La guerre des Zulus a été marquée par des désastres largement attribuables à l'insuffisance des colonnes anglaises pour combattre

un ennemi si formidable. Les nombreux revers qui assombrissent l'histoire de notre lutte avec les Boers sont dus aux efforts pour faire des briques sans paille. La guerre contre les Afghans eut dans les premiers temps un caractère peu propre à montrer à l'Orient les ressources militaires de l'empire britannique. Pendant l'affaire des Ashantis on était fort peu disposé en Angleterre à mettre en ligne les troupes réclamées par le général commandant.

Il y a des raisons de croire que les leçons humiliantes du Sud de l'Afrique n'auront pas été perdues, car dans les opérations d'Egypte et du Soudan on trouve peu de trace de ces méthodes inconséquentes de faire la guerre, auxquelles nous sommes redevables des points noirs de notre histoire militaire récente. Car, comme disent ces paroles bien connues du vieux Polonius : « Garde-toi d'engager une querelle, mais celle-ci engagée fais en sorte que ton adversaire te craigne. »

TACTIQUE.

La supériorité stratégique que nos adversaires tirent dans ces guerres de leur élasticité au sujet des approvisionnements, et de leur indépendance sous le rapport des communications, mettraient notre armée dans une mauvaise situation si elle n'était pas compensée sur le champ de bataille. L'adversaire une fois forcé au combat, l'avantage passe à celui qui a à sa disposition les ressources de la civilisation.

Les hordes qui ont harcelé les colonnes lorsqu'elles avançaient péniblement en luttant contre les obstacles succombent devant les armes de précision comme le blé sous la faucille. Mises en face du fusil et de la pièce de campagne, la sagaie et le javelot n'inspirent plus de terreur. L'audace individuelle et le fanatisme ne peuvent rien contre la discipline.

Homme contre homme le Pathan coupe-jarret et l'Arabe du désert supportent mal la comparaison avec le soldat exercé de l'Europe, mais c'est dans les masses qu'ils peuvent mettre en ligne que réside la vraie force tactique de semblables adversaires. Un peuple brave et belliqueux ne voit pas sans indifférence son pays envahi par un ennemi même formidable; les guerriers se rassemblent par milliers pour le chasser; ils lui tendent des embuscades, ils rôdent sur ses flancs prêts à l'attaquer à un signal donné. Il arrive ainsi que des principautés insignifiantes, des territoires inconnus et inexplorés mettent en ligne des forces

dix fois plus considérables que l'armée chargée d'en faire la conquête.

Nous trouvons dans ces guerres peu d'actions dont cette disproportion ne soit pas un trait frappant. A Amoaful comme à Isandlwhana, à Arogee comme à Maiwand, nos soldats ont combattu contre des ennemis très nombreux. 20,000 Egyptiens étaient rassemblés dans les lignes de Tel-el-Kebir. « Ils sont nombreux comme l'herbe, » disait un Zulu prisonnier de ses frères en armes. Les partisans du Mahdi et d'Osman Digma paraissent avoir été presque innombrables. Les Boers d'autre part se vantent de nous avoir battus avec de simples poignées d'hommes, mais leurs statistiques sont inexactes et leur habile tactique ne permettait pas d'estimer leur force.

Lorsque l'ennemi a livré bataille sans la supériorité numérique comme à Kirbekan et à Kandahar il en est généralement résulté pour nous une victoire complète et décisive.

Tactique de l'infanterie. Dans les guerres irrégulières comme dans les grandes luttes continentales c'est surtout l'infanterie qui porte le poids du combat et il en résulte qu'on peut tirer de ces campagnes beaucoup d'utiles leçons pour l'emploi tactique de cette arme.

Deux facteurs principaux ont été en œuvre pour établir la tactique actuelle de l'infanterie. Le feu destructeur des fusils se chargeant par la culasse a donné naissance aux formations dispersées et élastiques; la nécessité d'assurer des renforts constants pour combler les vides de la ligne de feu, a conduit au système des soutiens et réserves.

Dans la guerre des Boers et peut-être aussi dans la guerre d'Egypte en 1882 ces conditions se sont maintenues jusqu'à un certain point, mais pas dans les autres campagnes. Le feu de l'ennemi n'a pas été de nature à empêcher les formations solides, les pertes n'ont pas été assez sérieuses pour nécessiter un système régulier de soutiens.

Dans la guerre irrégulière les formations tactiques doivent se prêter à tout le développement du feu, tout en maintenant une consistance suffisante pour résister à un élan désespéré. L'infanterie en attaquant l'ennemi sur un terrain accidenté perd nécessairement la rigidité du carré. Cependant si l'ennemi fait une charge en masse, on doit le recevoir avec de l'infanterie en rangs serrés, à moins que le terrain ne permette de tirer à des distances considérables.

A Arogee l'infanterie anglaise alla en ordre dispersé au devant de l'attaque des Abyssins et força par son seul feu les assaillants à la retraite. A un autre endroit où les pionniers, armés de fusils se chargeant par la bouche, étaient en ligne, il en résulta une mêlée corps à corps. Pendant l'assaut de Kirbekan un formidable corps d'Arabes chargea les Highlanders qui étaient en ordre dispersé, mais recula bientôt devant le feu roulant des Martinis.

A Tamai, d'autre part, l'infanterie était à quelques pas de l'endroit où se tenait cachée la masse des Arabes, quand ceux-ci se précipitèrent soudain sur le carré; le fusil ne pouvait avoir aucune action effective et c'est à cela qu'il faut attribuer l'échec momentané qui s'ensuivit.

A Isandlwana les Zulus attaquèrent avec de telles masses que le feu de la ligne anglaise ne put les arrêter; l'ennemi subit de grandes pertes, mais la disproportion était telle que la mince ligne de feu fût bientôt percée de tous côtés. A Abu Klea le feu du carré était trop masqué par les tirailleurs, ce qui permit aux Arabes de traverser la zone dangereuse sans grande perte.

Lorsque, comme dans le Zululand et le Soudan, la tactique ennemie est essentiellement offensive, et son attaque faite en nombre et avec force, il faut présenter à la charge une ligne ininterrompue, excepté en terrain très ouvert.

A Ahmed Kehl l'infanterie avança d'abord en formation d'attaque, mais la charge ennemie fut si rapide et poussée avec une telle audace que bientôt tous les hommes de soutien et de réserve eurent rejoint la ligne de feu. Les pertes furent insignifiantes, mais cet abandon de l'ordre de bataille primitif résultait de la nécessité de présenter un front solide aux Ghazis. Il vaut la peine de noter qu'à Tamai les canons perdus furent repris par les troupes du carré enfoncé déployées en ligne.

L'activité musculaire du sauvage lui permet d'attaquer avec une grande rapidité. Les assauts des Zulus et des Arabes ressemblaient sous ce rapport à des charges de cavalerie et donnaient peu de temps pour le développement du feu d'infanterie.

Ainsi dans certaines de ces campagnes les formations compactes abandonnées depuis l'introduction des fusils à tir rapide sont nécessitées par la configuration du terrain et par la rapidité et la force numérique de l'attaque ennemie, tandis que le but ainsi offert à l'ennemi est de peu d'importance grâce au peu de justesse de son tir.

Tandis que dans le Zululand la tendance à été de revenir à

des formations plus solides que ne le permettent les conditions de la guerre moderne, dans l'Afghanistan nous voyons, en général, les nouvelles formations rendues encore plus élastiques. Dans la règle les circonstances forçaient nos troupes à prendre l'offensive. La topographie du théâtre de la guerre tendait à transformer les opérations en luttes pour la possession des collines escarpées et en guerre de montagne. Les attaques étaient faites successivement par de petits corps généralement sans soutiens. Les Afghans étaient chassés de leurs retranchements de montagnes par de simples détachements chargeant de point en point, s'abritant derrière les rochers et les saillies, poussant devant eux jusqu'à ce que l'ennemi prit la fuite devant leurs bayonnettes. Cette tactique réussit à Peiwar Kotal, à Charasiah, autour de Caboul et dans la plupart des combats isolés de cette campagne, ainsi qu'à Kirbekan contre les Arabes et à Inyezane contre les Zulus.

Le mauvais tir de nos adversaires permet généralement de faire sans grandes pertes des attaques en terrain difficile, et l'effet moral exercé sur les défenseurs par les progrès constants de l'assaillant malgré son feu nourri est suffisant pour que, en général, un combat corps à corps ne soit pas nécessaire. L'attaque de Laings Neck, faite de la même façon, échoua sous le feu bien dirigé des Boers ; il n'y avait pas de renforts pour donner un nouvel élan aux assaillants et nourrir la ligne de tir ; le résultat fut un échec désastreux.

Dans des opérations de ce genre il est nécessaire de s'avancer calmement et résolument, utiliser bien le terrain et de diriger sur l'ennemi un feu nourri. A Laings Neck les hommes étaient épuisés d'avoir escaladé des pentes escarpées ; ils semblent avoir eu à peine le temps de respirer et ne pouvaient pas répondre au feu plongeant de l'ennemi ; il n'y avait pas de soutiens pour remplir les vides : tout tendait à amener une défaite.

Il n'est pas facile de tirer une ligne de démarcation entre les circonstances qui demandent la formation solide qui enleva la position arabe à El Teb et celles où l'ordre dispersé si souvent couronné de succès en Afghanistan, est préférable. A Hasheen la colline isolée qui s'élevait du milieu des buissons fut enlevée en formation d'attaque, tandis qu'en dessous, dans la jungle, la garde formée en carré repoussait les charges des Arabes.

Dans l'Ashanti, où la supériorité numérique de l'ennemi était très grande, on poussa d'épaisses lignes de tirailleurs dans les broussailles et on ne recourut jamais au carré.

Il faut tenir compte de la tactique de l'ennemi, de son moral, de sa force, de son armement. Quand les circonstances permettent à un ennemi résolu d'attaquer nos troupes, la formation compacte paraît indispensable; en terrain découvert ou si l'ennemi est disposé à rester sur la défensive, elle sera rarement nécessaire.

Contrôler effectivement le feu de l'infanterie pendant l'action n'est pas un problème facile. Dans des campagnes comme celles-ci la tâche est allégée par le fait que les troupes ne sont exposées ni aux terribles effets des fusils rapides, ni à l'influence démoralisante du shrapnell et de l'obus à percussion, et sont par conséquent mieux en main.

On a l'habitude de se moquer du tir de nos soldats dans les dernières guerres et d'en tirer des comparaisons défavorables pour notre armée. Il faut avouer, il est vrai, que dans certains cas il y a eu peu de discipline du feu et par conséquent un mauvais tir, mais cela a été surtout observé dans des mêlées comme Abu Klea où les hommes n'étaient plus dans la main. Le capitaine Mayne, dans sa « Tactique du feu de l'infanterie » note le cas de Deh Sarak en Afghanistan où par manque de contrôle toute la munition fut dépensée, ce qui força les troupes à rentrer au camp. Dans les combats de buissons dans l'Ashanti la dépense de munition fut anormale, mais la discipline du feu, comme d'ailleurs toute discipline, est fort difficile à maintenir dans les bois et le combat durait plusieurs heures. A Ahmed Kehl on ne dépensa que neuf cartouches par homme; à Mundi et Ginghilovo un peu plus. A Charasiah le 72^e engagé pendant plusieurs heures ne tira que trente cartouches par homme; il en fut de même lors de la désastreuse sortie de Kandahar. A El Teb les troupes engagées tirèrent plus de cinquante coups par homme et à Tamai la dépense de munitions dans le carré enfoncé fut à peu près la même, mais ces chiffres semblent être fort au dessus de la moyenne. A Kassassin et à Tel-el-Kebir la discipline du feu fut très bien maintenue. A Tamai les feux de salve du carré de droite aidèrent la 2^e brigade à réparer la confusion causée par l'attaque des Arabes. A Hasheen, soit sur la colline, soit dans le fourré, le feu paraît avoir été bien conduit. Lorsque les Arabes attaquèrent le carré en marche d'Abu Klea vers le Nil, le tir indépendant commença mais fut arrêté par la trompette pour être repris avec succès lorsque l'ennemi fut à moins de 300 yards.

Des expériences récentes tendent à faire rejeter l'emploi du feu d'infanterie à des distances excédant 500 yards. A Hasheen l'avance sur les pentes raides de la colline se fit sans tirer jusque près du sommet où la fusillade fut commencée pour préparer l'assaut final.

Dans la règle, quand des sauvages se réunissent pour attaquer, il vaut mieux les laisser approcher; en les molestant par le tir à grande distance on leur offre une excuse pour éviter le combat. Etre repoussé de cette façon n'est pas à leurs yeux une défaite.

Lorsque, dans ces guerres, le feu a été mal dirigé, c'était généralement dans des cas de subite confusion comme à Tamai et Abu Klea. Dans de telles occasions les exercices les plus soignés en temps de paix n'assureront jamais une stricte discipline du feu. Lorsque les masses arabes s'élancèrent soudain de tous côtés sur les détachements occupés à construire la zareba de Mac Neil il n'y eut cependant ni incertitude ni hésitation; les détachements se formèrent, dos à dos, tirant avec un calme et une résolution qui font de cet épisode l'Inkerman de ces campagnes.

Des incidents regrettables comme ceux de Deh Sarak ont été l'exception et non la règle; en somme l'expérience des dernières guerres tend à prouver la nécessité de garder son feu pour les courtes distances, plutôt que d'empêcher le feu à volonté lorsque l'ennemi est assez près pour permettre aux tireurs de faire un bon usage de leurs armes.

Les feux de salves sont excellents, partant d'un carré, mais ne sont pas applicables à des tirailleurs avançant rapidement sur un terrain inégal, et lorsque ceux-ci sont forcés de combattre corps à corps avec les masses des sauvages, il vaudrait mieux s'efforcer de grossir le nombre des balles indépendantes que d'arrêter le feu par des commandements.

La manière dont les unités se confondent pendant une attaque s'est montrée à Tel-el-Kebir où la brigade des Highlanders, après avoir, en quelques minutes, chassé les Egyptiens de leurs formidables positions et remporté un succès complet et décisif sans pertes sérieuses, se trouva réduite à de simples groupes d'hommes appartenant aux différents régiments et réunis autour des officiers les plus rapprochés. Le même fait s'est produit fréquemment en Afghanistan.

Dans un terrain inégal les intervalles disparaissent rapidement et il arrive que des détachements d'un même corps sont complètement séparés ou s'attachent à la troupe qui est le plus près

d'eux. La difficulté de maintenir les intervalles entre les lignes de la formation d'attaque se montra à Hasheen où en montant la colline les soutiens du bataillon du Berkshire rejoignirent la première ligne au moment où celle-ci atteignait une croupe près du sommet; cette masse concentrée forma ainsi une cible pour les Arabes jusqu'à ce que la formation régulière eût été reprise.

La formation en carré si souvent employée dans le Soudan a donné lieu à beaucoup de discussions. Les objections à cette formation sont manifestes et irréfutables. Un carré forme une cible que même de mauvais tireurs manqueraient difficilement; il ne se prête pas au développement du tir si désirable avec les armes de précision; en marche c'est une formation très incommode, et s'il est entamé par l'ennemi il en résulte une désastreuse confusion.

Les expériences de Tamai et d'Abu Klea sont un puissant argument contre le carré. Il est difficile de concevoir une situation tactique plus fautive que celle d'un carré enfoncé par un ennemi aussi audacieux, aussi agile et aussi nombreux que l'étaient les Arabes dans ces combats. D'autre part, à Ulundi et à Hasheen, l'ennemi s'avançant en force fut repoussé avant d'avoir atteint les carrés.

Quoi qu'on puisse dire en théorie contre cette formation, elle a généralement donné de bons résultats pour la défensive; la lutte désespérée de Tamai résulta de la tentative d'attaquer en carré. Du combat d'Abu-Klea on peut conclure que dans le carré comme dans toute autre formation tactique une réserve est nécessaire pour boucher la brèche qui pourrait se produire soit par le fait que les unités seraient mal jointes, soit au choc de l'ennemi. La tactique arabe paraît nécessiter une petite réserve à chaque coin, l'attaque se faisant généralement contre un saillant.

On ne peut nier que le feu même mal dirigé des sauvages ne soit efficace contre le carré, ni que celui-ci ne soit difficile à manœuvrer. Cependant lorsque le terrain permet à l'ennemi de tendre une embuscade, lorsque son attaque est faite avec fanatisme et désespoir, tout d'un coup et de tous côtés, lorsque l'habile tactique de l'ennemi donne à sa charge le caractère d'une surprise, il semble plus prudent d'offrir un but aux balles ennemies et de sacrifier la mobilité que de risquer un désastre irréparable.

On a objecté que la formation en carré a occasionné le transport sur le champ de bataille d'impedimenta inutiles; mais l'artillerie, la réserve de munitions et les ambulances doivent accom-

pagner la troupe et être protégées. Le fait qu'à Ahmed-Kehl nos troupes plus ou moins déployées en ligne, ont repoussé les Ghazis, montre que cette formation résiste bien aux attaques de front, mais n'est pas un argument contre le carré pour les cas d'attaque enveloppante.

A Abu Klea, les tirailleurs masquèrent le feu du carré, causèrent du désordre en se repliant et furent une source de faiblesse plutôt que de sécurité. Ils semblent n'être pas à leur place dans de semblables circonstances.

La formation d'attaque normale a été dans ces guerres l'exception plutôt que la règle. Dans la campagne d'Egypte, elle a été employée avec succès dans les reconnaissances en force d'Alexandrie et les combats de Kassassin. A Tel-el-Kebir la division Willis prit la formation d'attaque sous le feu des Egyptiens; les soutiens de la brigade Graham joignirent la ligne de feu dans le fossé et tous chargèrent ensemble sur le parapet. La colline d'Hasheen fut enlevée en formation régulière. A Ahmed Kehl on n'eut bientôt plus qu'une ligne, de même qu'à Maiwand.

En résumé, la tactique de l'ennemi et la configuration du terrain ont tendu, soit à rendre les formations élastiques des guerres européennes encore plus lâches et dispersées, soit à les remplacer complètement par les ordres de batailles compactes abandonnés depuis les temps du fusil se chargeant par la bouche.

Tactique de la cavalerie. L'absence de cavalerie régulière dans les rangs ennemis enlevait à la tactique de la nôtre beaucoup de son intérêt. Des corps d'Afghans à cheval ont joué un rôle marquant dans certaines actions; les Boers consistaient presque exclusivement en infanterie montée; en Egypte des escadrons réguliers entrèrent en ligne; mais, en règle générale, notre cavalerie a plutôt eu à faire à des hommes à pied.

Les fusils à tir rapide tendent à entraver l'action de la cavalerie contre l'infanterie et à réduire son rôle sur le champ de bataille à des proportions insignifiantes. Des expériences faites en Afghanistan, en Egypte et au Soudan montrent que, d'autre part, pour la guerre irrégulière, cette arme a toujours une grande importance tactique. La cavalerie accomplit un fait d'armes signalé en chassant des hauteurs de Siah Sing les hordes rassemblées par Mahommed Jan.

Pendant la guerre d'Egypte, la pression constante exercée par

la cavalerie sur les flancs de l'ennemi fut une des causes de la rapidité de la prise de possession de la ligne d'opérations sur Kassassin. La mémorable charge de nuit de la Household Cavalry accabla l'infanterie et l'artillerie d'Arabi, les dispersant comme de la paille. La brillante charge de Futtehabad perça les masses des Afghans et les chassa en désordre.

L'action de la cavalerie démontée contre l'infanterie ou lorsque l'ennemi a une cavalerie capable de manœuvrer n'est employée en Europe que comme moyen temporaire. Nos opérations dans le Zululand, l'Afghanistan et ailleurs présentent, par contre, de fréquents exemples d'emploi de cavalerie démontée. Ainsi le feu de quelques cavaliers irréguliers fut très utile lors de l'attaque des Zulus sur Kambula. Près de Shutargardan Pass, un détachement de cavalerie arrivant inopinément sur l'ennemi dans un terrain inégal et montueux, le chassa de ses positions en l'attaquant à pied.

La seconde bataille de Kassassin présenta un brillant épisode de cavalerie. Cinquante lanciers du Bengale, s'apercevant que les Egyptiens s'avançaient en force, mirent pied à terre derrière une crête et ouvrirent un feu efficace, puis, se remettant en selle, chargèrent cinq escadrons ennemis et leur infligèrent de grandes pertes.

A Tamai, tandis que les débris du carré enfoncé tenaient en échec les hordes arabes, un escadron s'avança rapidement sur le flanc de l'ennemi et, mettant pied à terre, ouvrit un feu qui aida beaucoup l'infanterie.

En somme, quand on n'a pas à craindre une charge de cavalerie ennemie, l'action à pied est très efficace et c'est à cette circonstance particulière aux guerres irrégulières qu'est dû le grand rôle joué par l'infanterie montée.

Les Boers sont l'idéal de l'infanterie montée. Endurcis aux souffrances et aux privations, montant de petits chevaux actifs et admirablement dressés, bien armés et maniant bien leurs armes, ces hardis fermiers sont pour l'infanterie un ennemi redoutable.

Quelques escadrons de cavalerie auraient certainement donné un autre aspect à la courte et désastreuse campagne de 1881. Il est très regrettable que, pendant cette guerre, on n'ait pas eu d'exemple de lutte entre la cavalerie et l'infanterie montée, car nous ne pouvons que penser que le résultat aurait été de déprécier sensiblement cette dernière aux yeux de ceux qui considèrent le dragon comme équivalent au lancier et au hussard.

L'habile manœuvre par laquelle les Boers arrivant de tous côtés prirent les Anglais comme dans une trappe près de l'In-gogo, aurait été impraticable en face de deux ou trois escadrons de cavalerie britannique. Souvent les Boers, pour se porter à l'attaque, laissaient leurs chevaux à l'abri et ceux-ci auraient été une proie facile pour quelques cavaliers audacieux.

Les « mounted riflemen » rendirent de grands services dans le Zululand et en Egypte et l'expérience de ces campagnes montre que, dans une guerre irrégulière et lorsqu'on n'a pas à craindre de cavalerie ennemie, ces corps sont très utiles et peuvent même parfois remplacer la cavalerie, mais qu'il faut beaucoup rabattre de l'importance exagérée attachée dans certains quartiers à cette arme bâtarde.

Pour qu'une charge soit efficace contre des sauvages elle doit être faite en formation compacte. En effet, de semblables adversaires combattent chacun pour soi et la dispersion qu'on peut causer en galopant dans leurs rangs n'est d'aucune importance. Les brillantes charges d'El Teb, où le terrain difficile nécessita des vides entre les files furent singulièrement pauvres en résultats. Les charges dans le Chardeh Valley sur un terrain coupé et défavorable ne furent d'aucun profit.

En pareil cas, l'effet dépend du nombre d'ennemis mis hors de combat et non de la confusion produite dans leurs rangs. L'agile sauvage évitera les chevaux arrivant en ordre dispersé et leur coupera les jarrets au passage, mais une charge où les cavaliers se touchent presque ne peut être arrêtée ainsi et l'effet en est décuplé.

L'Autriche et la Russie ont abandonné la lance comme arme. Les mérites comparatifs de la lance et du sabre dans la guerre régulière constituent une question très discutée. La nécessité d'employer des lanciers dans une armée constamment engagée contre des sauvages et des adversaires dépourvus de cavalerie digne de ce nom a cependant été démontrée par les campagnes dont nous nous occupons.

Le combat de cavalerie sur les hauteurs de Siah Sing et la poursuite après Ulundi ont prouvé la valeur de la lance. Hasheen offrit un remarquable exemple de la supériorité de cette arme sur le sabre ; la cavalerie du Bengale, presque entièrement armée de sabres, tomba dans une embuscade en terrain défavorable et dut battre rapidement en retraite, couverte en cela par une opportune charge de flanc des lanciers qui causa de grands

ravages chez les Arabes. A El Teb, la cavalerie était armée de sabres, — une des causes du peu de pertes infligées à l'ennemi. En se jetant à terre, les Soudanais échappaient à la pointe du sabre mais pas à celle de la lance.

« Dans les charges en ligne la lance est très utile, dans les mêlées le sabre vaut bien mieux. » Cette remarque de Jomini va au fond des choses; en effet, dans la guerre irrégulière, où la cavalerie traverse les masses ennemies sans jamais être arrêtée, les mêlées sont exceptionnelles.

Après l'expérience d'El Teb, une partie de la cavalerie fut armée de lances prises à l'ennemi.

La brillante affaire de Kuskh-i-Nakhud, où 163 ennemis furent tués principalement par le sabre de deux escadrons de cavalerie indigène, prouve que, si le sabre ne vaut pas la lance, il n'est pourtant pas inoffensif. Il vaut la peine de noter que, dans la poursuite après Kambula, beaucoup de cavaliers irréguliers s'armèrent de sagaies et s'en servirent très efficacement en guise de lances.

La marche hardie de la division de cavalerie sur le Caire sauva cette ville de la destruction et terrifia la garnison à tel point qu'elle se rendit honteusement. La distance parcourue en moins de douze heures était de plus de 35 milles (56 kilomètres environ) en terrain difficile. Nous avons là un exemple de l'importance de la cavalerie lorsqu'un grand coup doit être frappé rapidement. La perte de chevaux en Egypte fut insignifiante; d'autre part, pendant les longues opérations de cavalerie qui suivirent la victoire de Charasiah et où la contrée autour de Caboul fut parcourue en tous sens, plusieurs chevaux périrent de fatigue et de privations.

Pendant la guerre des Boers une reconnaissance de cavalerie pénétra très avant dans le Transvaal, ayant fait plus de 70 milles entre le lever et le coucher du soleil; les chevaux étaient exténués mais se rétablirent bientôt. Ces exemples montrent combien la cavalerie peut, dans une guerre irrégulière, agir indépendamment, mais est exposée à perdre momentanément son efficacité, circonstance qui n'est pas à négliger.

Maiwand fournit un exemple du danger de laisser la cavalerie un certain temps exposée au feu de l'artillerie. Tandis que l'infanterie couchée perdit peu de monde, la canonnade concentrée sur les cavaliers indigènes mit hors de combat 14 % des hommes et 27 % des chevaux avant que l'attaque des Ghazis

eût percé la ligne et le reste fut si démoralisé que ses charges furent faites avec mollesse et ne produisirent pas d'effet. Dans ce cas la cavalerie ne pouvait être retirée hors de portée des canons d'Ayoub Khan, vu la nécessité de faire constamment des démonstrations contre les bandes de cavaliers afghans qui menaçaient nos derrières.

Tactique de l'artillerie. L'artillerie a, en général, sauf en Egypte, été peu employée. Sa tactique offre cependant beaucoup d'exemples intéressants et instructifs.

L'habitude de masser les canons qui, dans ces dernières années, est devenue un trait si caractéristique de l'emploi tactique de cette arme, n'a pas prévalu dans la guerre irrégulière. Une masse d'artillerie concentrée sous une direction unique fait taire successivement les batteries ennemies et peut alors diriger un feu croisé sur le point choisi pour l'attaque.

Dans ces campagnes l'action de l'artillerie a été, sauf à Tel-el-Mahuta et à Maiwand, courte, prompte et décisive. Quelques coups par pièce ont généralement suffi pour faire taire le feu de l'ennemi et permettre à notre artillerie de donner toute son attention à l'infanterie ennemie. A la seconde affaire de Kassassin où les Egyptiens déployèrent une forte artillerie, celle-ci paraît avoir été bien servie, ses canons tiraient bien mais ses obus et fusées n'étaient pas dangereux et ses batteries ne firent, sauf au commencement, aucun effort pour concentrer leur feu. La même indépendance peut s'observer dans l'action de nos batteries et bien qu'en général elles prissent bientôt l'avantage sur l'infanterie et l'artillerie ennemies on aurait pu avoir des résultats plus décisifs en agissant avec plus d'ensemble.

Sur les champs de bataille de l'Afghanistan, du sud de l'Afrique et du Soudan, la raison d'être de la concentration des canons disparaît généralement. Lorsque l'ennemi a de l'artillerie elle est, dans la règle, facilement réduite au silence, et l'action des canons est dès lors plutôt d'occuper l'ennemi sur d'autres points que d'ouvrir la voie à l'infanterie. A Kandahar les batteries furent séparées à dessein pour détourner l'attention des Afghans et pour permettre à l'attaque de flanc d'avoir le caractère d'une surprise. A Laings Neck le feu de l'artillerie fut dirigé sur tous les points de la ligne ennemie.

Tel-el-Kebir offre un exemple remarquable de la concentration des canons. L'artillerie semble avoir joué dans cette action le rôle d'un pivot à droite et à gauche duquel l'infanterie pouvait

se replier en cas d'échec. Cette concentration fit place à la dispersion aussitôt que l'infanterie eût pénétré dans les retranchements, la nécessité de rester en masse ayant cessé d'exister.

Si l'on reste sur la défensive l'opportunité de masser les canons est en toute circonstance ouverte à la discussion. Le but à atteindre est plutôt l'assurance qu'un feu efficace d'artillerie est dirigé sur tous les chemins que l'assaillant peut employer pour l'attaque, que la concentration du feu sur un point particulier. Lorsque, comme on l'a si souvent expérimenté dans nos récentes campagnes, on peut s'attendre à une attaque à tout instant et sur tous les points, lorsque l'ennemi apparaît avec une grande supériorité numérique et lorsque, comme dans le Zululand, sa tactique consiste en une attaque enveloppante, les canons doivent être dispersés. A Ulundi, les canons étaient aux angles et au milieu des côtés de chaque carré; dans la marche sur El Teb ils étaient aux angles des carrés.

A Maiwand on eut beaucoup de peine à répondre au feu de l'artillerie ennemie, celle-ci étant déployée en un vaste demi-cercle autour de la position anglaise et dirigeant ainsi sur elle un feu convergent. Si Ayoub Khan avait massé ses canons ils auraient formé une bonne cible pour l'artillerie britannique qui, supérieure sous tous les rapports sauf le nombre, lui aurait certainement démonté plusieurs pièces. La tactique de l'artillerie afghane paraît avoir beaucoup contribué à la défaite infligée aux troupes du général Burrow et, lorsqu'une petite colonne est attaquée par une armée pourvue d'une puissante artillerie, la dispersion en vue de produire un feu convergent semble préférable à la concentration. A Ahmed Kehl les deux batteries furent d'abord placées près l'une de l'autre, mais lorsque les Ghazis descendirent des collines une partie des canons fut envoyée pour aider l'infanterie et à la fin de l'action l'artillerie était dispersée le long de la ligne faisant feu dans différentes directions.

On s'est habitué à regarder le feu d'artillerie comme le prologue de tout engagement. L'effet moral ne peut en être mis en doute. Dans des opérations contre des sauvages, contre des adversaires d'un moral très inférieur et contre des guerriers qui ne peuvent pas mettre de canons en ligne, cet effet est très marqué, et lorsqu'on trouve ces ennemis bien postés, dans l'intention évidente d'accepter la bataille, la préparation de l'attaque par un feu d'artillerie bien dirigé est désirable. Mais lorsque, d'autre part, l'ennemi paraît hésiter et n'attendre qu'une excuse pour

abandonner la partie, l'explosion des premiers obus devient le signal d'une retraite précipitée et l'occasion de livrer bataille, si rare dans ces guerres, est perdue.

« Quand vous rencontrez un Asiatique, dit sir F. Roberts, allez au devant de lui. » Cette maxime, généralement appliquée dans les guerres irrégulières, ne peut être trop prise à cœur. Dans l'Afghanistan on perdit fréquemment par une action trop hâtive de l'artillerie l'occasion de châtier les turbulents adversaires. « Quelques obus bien dirigés dispersèrent l'ennemi, » voilà comment se terminaient les escarmouches presque journalières; terminaison fort peu satisfaisante, car elle n'offrait aucune garantie contre les éventualités futures. L'infanterie seule peut combattre efficacement les rassemblements ennemis; il faut plus de mesures rigoureuses que d'effets moraux. A Kirbekan pas un canon n'accompagna les colonnes d'attaque. L'artillerie ne prépara pas l'attaque de Tel-el-Kebir.

Le préambule d'artillerie a cependant été très utile dans les actions où l'ennemi montrait une certaine résolution. Le feu concentré d'obus sur la route de Magdala enleva tout espoir de résistance aux défenseurs de la forteresse. Dans l'affaire d'Urzoo, près de Ghuzni, le feu prolongé de l'artillerie démoralisa les défenseurs qui résistèrent peu à l'infanterie. A Laings Neck les canons eurent à peine le temps de préparer l'attaque et cependant, bien que le terrain fût défavorable, les Boers souffrirent beaucoup du feu des obus. Lorsqu'on médite une surprise il n'est pas question d'un préambule d'artillerie.

La désastreuse sortie de Kandahar offre un exemple du plus mauvais emploi possible des canons. Le court bombardement de Deh Khojeh suffit à avertir les Afghans de l'attaque tandis qu'il dura trop peu pour entamer les défenseurs du village.

Les villages de boue de l'Afghanistan ont très bien résisté à nos obus. L'âge durcit les murs sans les rendre cassants. Les petites excavations qui les caractérisent empêchent l'explosion des projectiles et en annulent l'effet. Le long bombardement des villages voisins d'Urzoo infligea aux Afghans des pertes insignifiantes en causant une grande dépense de munitions. On remarqua beaucoup le peu de résultats obtenus par l'artillerie contre Giniss. L'attaque et la défense des villages de boue seront toujours un trait des opérations dans l'Inde et ce fait paraît demander la substitution de pièces plus lourdes au canon de 9 livres employé jusqu'ici par l'artillerie de notre grande dépendance d'Asie.

Nous venons de traiter de l'effet moral de l'artillerie dans ces campagnes. Mais contre de soudaines attaques de sauvages l'effet est plus que moral. A Ulundi les obus infligèrent aux Zulus des pertes terribles. A Ahmed Kehl et Tamai les canons se maintinrent contre les assauts furieux d'ennemis fanatiques et désespérés. Une salve de mitraille à Abu Klea fit un effet prodigieux sur les Arabes attaquant le carré. Les obus bien dirigés de la zareba aidèrent fort le carré dans sa marche d'Abu Klea au Nil. A Hasheen quelques coups arrêtaient une tentative d'attaque sur les derrières des troupes britanniques. A Kirbekan deux canons rendirent de grands services en contenant l'ennemi pendant le grand mouvement tournant. Sur l'Ingogo la résistance déterminée de l'artillerie dans des conditions très défavorables, servit à tenir les Boers en échec. Dans les combats des Naga-Hills, du Bhootan et du Lushai, les canons, généralement portés par des coolies, ont toujours poussé en avant jusqu'à très-courte distance des ouvrages ennemis. Bien qu'étant un grand encombrement pour une armée déjà aux prises avec beaucoup de difficultés comme l'étaient les nôtres, les canons ont toujours montré dans la lutte qu'ils valaient bien la peine d'être transportés et escortés.

Ce qui est assez singulier, c'est qu'à Kassassin, dans une des rares occasions où l'on employa les fossés pour les pièces, ceux-ci offraient un tel but à l'ennemi que les canons furent ensuite placés à découvert. Cet exemple montre les défauts des fossés et en général des retranchements de toute espèce lorsque leur caractère ou la nature du terrain environnant en fait une cible pour les projectiles ennemis.

En Afghanistan les batteries de montagne se montrèrent plus utiles que l'artillerie à cheval et de campagne. Dans toutes les guerres sur la frontière de l'Inde on a préféré l'emploi de canons portatifs à celui d'artillerie attelée. Dans les Naga-Hills les canons légers de 7 livres étaient portés par des coolies. Le même système fut appliqué dans l'Ashanti. Dans les sables de l'Egypte les canons démontables des Indiens rivalisaient de vitesse avec les pièces attelées. A El Teb et à Tamai, comme pendant la marche sur Metammeh, les canons portés sur des chameaux furent très utiles. Dans le Zululand, d'autre part, où l'on employa surtout l'artillerie de campagne, les canons restèrent nécessairement près de l'infanterie et la marche rapide que les chevaux auraient pu fournir fut rarement mise à profit. La décision du général Ro-

berts — artilleur lui-même — de ne prendre que des batteries à mulets dans sa marche sur Kandahar, à travers un terrain qui ne présentait aucune difficulté pour le transport à roues, est digne d'être notée.

Une leçon importante donnée par ces guerres est, que pour de telles opérations l'artillerie portative convient certainement mieux que l'artillerie attelée des guerres continentales. Il est à regretter qu'il n'y ait aucune batterie organisée pour le service des colonies, car quand les hostilités éclatent il faut les improviser à la hâte ou même réquisitionner de l'artillerie de montagne des Indes.

Mitrailleuses. Les mitrailleuses ont joué un rôle important dans ces campagnes. A Ginghilovo la mitrailleuse Gattling fit grand effet sur les Zulus. A Ulundi ces canons ne ratèrent qu'après avoir tiré un nombre considérable de cartouches. Opposées aux ennemis qui chargent en grandes masses ces armes ont une valeur incontestable. Mais le mécanisme des divers modèles mis en avant par les inventeurs n'a pas encore montré son efficacité dans l'action. A Abu-Klea le canon Gardner rata avec des résultats déplorable, de même qu'à la zareba de Mc Neil.

Toute mitrailleuse qui demande un transport par roue paraît désavantageuse; une telle arme a les défauts et la pesanteur de l'artillerie tout en ne possédant ni son effet destructeur ni sa portée. A Souakim en 1885 une batterie de Gardner fut formée dans les lignes d'une batterie de campagne; ils se sont montrés utiles à Hasheen en faisant taire le feu des Arabes tirant de bouquets de broussailles près du carré, mais rien ne nous prouve que des décharges à mitraille de canons de 7 livres n'eussent pas donné le même résultat et que ces pièces n'eussent pas été moins encombrantes et plus utiles à de grandes portées.

A Tamai les Gatlings et les Gardners de la Naval Brigade tombèrent un instant aux mains de l'ennemi et dans le combat autour de ces mitrailleuses les « blue jackets » firent des pertes sérieuses. Les Arabes les attaquèrent d'abord de front et furent repoussés par leur feu, puis ils les attaquèrent de flanc et les prirent. L'infanterie ayant cédé, les canons non soutenus ne purent se défendre. Leur manque de mobilité les empêcha d'être retirés et le résultat fut un désastre. Les expériences du Soudan n'ont pas amené ces mitrailleuses sous un jour favorable. Dans chacune des trois actions contre les Arabes où les choses prirent une tournure critique, ces canons, pour une cause ou une autre, se montrèrent défectueux.

Si ceux qui s'intéressent à la question des mitrailleuses tâchaient de créer une forme de l'arme qui soit aisément transportable soit par deux hommes, soit par un cheval, qui soit faite de manière à ne pas être rendue inutile au moment critique par un défaut mécanique, et qui, sans être un embarras, puisse dans toutes circonstances servir d'auxiliaire à l'infanterie et à la cavalerie, leurs efforts pourraient produire une mitrailleuse capable de contenter la tactique de l'avenir comme la charge par la culasse est conforme à la tactique présente. Dans sa forme actuelle elle n'a aucune fonction définie sur le champ de bataille. D'après l'expérience de nos récentes campagnes elle est tout à fait condamnée.

Traits caractéristiques des campagnes irrégulières. Un trait remarquable dans la tactique des campagnes entreprises contre les Asiatiques et les sauvages, est la rapidité de mouvement de nos adversaires.

Cette mobilité, jointe à l'habileté de ces guerriers à se cacher dans les fourrés et les plis de terrain, a été cause de ce que le commencement de beaucoup d'actions a ressemblé à une surprise.

La vitesse de marche des grandes armées des Zulus était presque phénoménale. Dans l'affaire de Inhlobane Mountain, une immense force venant d'Ulundi fut signalée à plusieurs milles, mais approcha à grande vitesse et aurait détruit la petite armée anglaise si elle avait pu prendre part au combat. Dans chaque bataille de la guerre des Zulus, l'assaut des sauvages ressemblait plutôt à une charge de cavalerie qu'à une attaque d'infanterie.

Au Soudan, les Arabes ont prouvé qu'ils avaient le pied aussi léger que les Zulus. A Hasheen, un escadron de cavalerie du Bengale, battant en retraite à travers les broussailles, se trouva dépassé par ces piétons vigoureux et souffrit en conséquence. A Abu Klea, les Arabes rejoignirent presque les tirailleurs lorsqu'ils rentraient en courant dans le carré.

A Ahmed Kehl, les Afghans descendirent les collines avec une telle force que les troupes durent se former en grande hâte et que la situation ne fut pas sans danger. Les forces britanniques, en effet, tombèrent dans une embuscade savamment ménagée. On se préparait à attaquer les positions ennemies à travers la route de Ghuzni quand soudain des masses considérables apparurent sur la gauche et leur attaque força nos troupes à se mettre sur la défensive et à se former en crochet.

A Tamai, les Arabes étaient cachés dans un ravin. A la zareba de Mc Neil, ils surgirent furtivement de tous côtés, sans commandement verbal ni confusion, comme s'ils sortaient de terre par magie, et il ne fallut rien moins que l'énergie et la résolution des soldats pour nous sauver d'un désastre.

Ces campagnes nous montrent que, en dépit de l'organisation et de l'instruction, d'une intelligence supérieure et de la connaissance de l'art de la guerre, nos troupes sont toujours sur le point d'être surprises.

L'activité musculaire des sauvages leur facilite les marches et les attaques inattendues. L'expérience semble dire qu'il faut toujours être prêt à une surprise, mais qu'il n'est pas possible de l'éviter. Une grande force de cavalerie, dans un terrain favorable, assurerait les camarades contre une attaque à l'improviste, mais si le pays est favorable aux embûches et la cavalerie peu nombreuse, il faut s'attendre aux surprises et y veiller.

Il faut noter que, dans le Soudan, le mirage rend difficile, pour les Européens, la tâche de l'éclaireur; l'éclat du soleil tropical empêche la vue et ajoute à la difficulté de percevoir les objets en mouvement.

Dans son « Report of the British Naval and Military Operations in Egypt », ouvrage compilé avec soin et impartial, le commandant Goodrich, de la marine des Etats-Unis, écrit sur le début de la deuxième bataille de Kassassin : « Il semble à peu près hors de doute que l'armée britannique fut près d'être surprise. » Or l'avance de l'armée égyptienne fut découverte peu après l'aurore par une reconnaissance envoyée des avant-postes; cela montre la tendance, même chez les gens qualifiés pour donner leur opinion sur des questions militaires, à appeler surprise toute action inattendue de la part de l'ennemi. Information de l'attaque imminente fut donnée au camp en temps utile pour permettre de prendre les mesures nécessaires.

Configuration du terrain. L'influence exercée sur la tactique par la configuration du terrain a été souvent démontrée dans nos petites campagnes. Les leçons tirées du Rotheberg à Spicheren et des pentes couvertes de vignes au dessus de Floing, à Sedan, ont été vérifiées sur l'Ingogo et à Majuba-Hill.

La disposition arrondie du terrain si caractéristique de nos collines crayeuses se retrouve à Laings Neck. La position en fer à cheval prise par les Boers présentait en tous les points certains éléments de force, tandis que certaines parties étaient presque

inattaquables. La différence de raideur des pentes, douces au sommet, très escarpées à la base, aurait laissé beaucoup d'espace mort sans un éperon qui flanquait la déclivité à gauche. Notre infanterie grimpa jusqu'à quelques pas de la position des Boers, protégée contre le feu de front, mais fut prise d'enfilade et presque à revers du saillant, où l'attaque avait échoué. La position commandait assez loin, tandis que, en arrière, le terrain descendait rapidement, ce qui était désavantageux pour le tir de l'artillerie.

La petite colline ronde occupée par les forces britanniques près de l'Ingogo peut être prise comme type d'une position désavantageuse. C'était une simple ondulation du terrain dont les dernières pentes s'abaissaient rapidement de façon à protéger les Boers tandis que les défenseurs étaient sur l'arête; une frange rocheuse entourait le tout au niveau où la pente devenait escarpée, ce qui couvrait admirablement les assaillants.

Un terrain escarpé et coupé dans le voisinage immédiat d'une position sera toujours une source de danger. Les terrasses de Majuba-Hill permirent aux Boers d'escalader la colline sans être vus.

La position de Kambula était sur une crête allant de l'est à l'ouest; au nord le terrain descendait en pente douce, mais au sud des haies épaisses offraient un couvert à l'ennemi et laissaient un grand espace assez rapproché hors de la vue des défenseurs. L'attaque des Zulus du côté du nord s'arrêta à quelque distance du camp, mais au sud ils réussirent à se rassembler dans l'espace mort et à se maintenir assez longtemps près de la position anglaise; de là ils s'avancèrent à l'assaut à plusieurs reprises.

Le commandement du terrain a certains avantages, mais ils ne compensent pas la réduction du champ de tir. Majuba-Hill et Inhlobane Mountain montrent en outre la difficulté d'effectuer la retraite depuis ces hauteurs.

Ces campagnes ont prouvé à plusieurs reprises que l'assaut de positions escarpées est moins difficile en réalité qu'il ne semble à première vue. Les assauts de Peiwar Kotal et de Charasiah, l'enlèvement du fort de Sekukuni, l'attaque de Kirbekan, la prise de possession de la colline de Hasheen, montrent que de bonnes troupes pourront escalader des pentes raides et rocheuses devant l'ennemi et sans grandes pertes. L'effet moral produit au sommet par l'incertitude sur le nombre des assaillants, la position exposée des défenseurs sur la crête, l'inquiétude au sujet de la ligne de

retraite sont les causes qui rendent dangereuses les positions élevées. Le terrain dont l'accès est difficile est en fait souvent le plus favorable à l'attaque.

Variété dans la tactique de nos différents adversaires. Rien, dans ces guerres, n'est plus singulier que la différence entre nos adversaires sous le rapport de l'habileté tactique et de la discipline.

Dans l'Ashanti nos adversaires appréciaient la valeur des attaques de flanc et déployaient une certaine habileté, mais les chefs avaient peu de contrôle sur leurs partisans.

La tactique des Zulus était simple mais judicieuse; la discipline qui régnait dans leurs immenses armées était remarquable.

Les chefs afghans ont montré peu d'habileté tactique; ils paraissent n'avoir jamais songé aux attaques de flanc. A Ahmed Kehl ils ne profitèrent pas de l'occasion de se jeter entre les portions séparées de la colonne anglaise; à Maiwand il y eut une grande habileté dans le déploiement, mais aucune tentative ne fut faite pour couper les Anglais de Kandahar. A Caboul, d'autre part, Mohammed Jan montra des qualités de premier ordre en faisant une attaque en force sur le flanc tactique de Roberts. Bien que plus haut placés dans l'échelle humaine que les Zulus ou les Soudanais, les Afghans étaient beaucoup moins sous le contrôle de leurs chefs.

Les qualités déployées par nos adversaires ne sont pas d'un grand intérêt militaire, mais la différence entr'elles montre combien il est important d'étudier les méthodes de guerre des peuples avec qui une guerre est imminente. La tactique des Zulus diffère complètement de celle des Cafres et Bassoutos, ce qui ne fut reconnu que lorsque des désastres l'eurent mis hors de doute. Les partisans du Madhi ne furent appréciés à leur valeur que lorsque l'anéantissement de l'armée de Hicks-Pacha et la défaite des Egyptiens de Baker eurent montré au monde la nature formidable de la révolte du Soudan.

Attaques de flanc. Le manque de prévoyance des chefs afghans pour la sûreté de leurs flancs a été remarqué. Dans les guerres européennes un commandant en chef est toujours en garde contre les mouvements tournants et voue beaucoup d'attention à la sécurité de ses flancs. Dans l'Afghanistan cela ne paraît pas avoir été le cas et pour cette raison les principales actions de la campagne eurent de grands mouvements tournants qui furent toujours couronnés de succès. Les victoires décisives de Charasiah, de

Peiwar Kotal et de Kandahar furent amenées par la manœuvre si souvent heureuse qui consiste à contenir un ennemi en montrant des forces sur le front, tandis que la vraie attaque est dirigée contre le flanc.

Les combats qui eurent lieu en Egypte et le long du Canal d'eau douce furent généralement marqués par des tentatives de mouvements tournants soit d'un côté, soit de l'autre. La ligne d'opérations sur Kassassin fut enlevée à l'ennemi par la pression constante de la cavalerie et de l'artillerie sur ses flancs. Dans leur première attaque sur Kassassin, les Egyptiens tournèrent la droite du général Graham, mais ce mouvement fut repoussé par la cavalerie qui, tournant à son tour la gauche de l'ennemi, le prit en flanc et à revers.

A Laings Neck, les Boers fortifièrent l'éperon qui formait la gauche de leur position, mais sur la droite, où la crête qui s'élevait graduellement vers le pied de Majuba Hill offrait, grâce à ces pentes escarpées, des facilités pour l'attaque, aucun retranchement ne fut construit. Ils semblent n'avoir jamais prévu une attaque de ce côté.

A El Teb le carré avança le long du front de la position préparée par Osman-Digma, puis, tournant à gauche, enleva aux défenseurs l'avantage résultant de leurs ouvrages. Cette manœuvre ressemblait assez à la tactique du grand Frédéric.

A Kirbekan l'infanterie tourna la gauche des crêtes occupées par les Arabes et les attaqua par derrière. Ce combat montre combien faible peut être dans de telles occasions le corps chargé de contenir l'ennemi : deux canons et deux compagnies suffisaient.

L'expérience de ces guerres tend en général à établir l'opportunité des attaques de flanc. Nos adversaires semblent rarement préparés à de telles manœuvres, ce qui est d'autant plus remarquable que, dans l'offensive, ils paraissent comprendre les avantages des mouvements tournants. Les Ashantis menaçaient toujours pendant l'action le flanc de nos colonnes.

La tactique moderne nécessite des attaques de flanc à cause des pertes terribles causées par le feu de front; la guerre irrégulière les réclame pour prendre l'ennemi dans une situation désavantageuse, vu qu'il n'est pas préparé à les recevoir.

Défense. Les tacticiens n'admettent pas la défense passive et insistent sur ce que, quand une troupe prend une position en vue d'y recevoir une attaque, il faut toujours tenir compte de la

possibilité d'une contre-attaque. Permettre à un assaillant repoussé de se retirer paisiblement c'est perdre l'occasion de lui infliger des pertes.

Cependant dans les circonstances où nos troupes ont si souvent résisté aux assauts des masses sauvages, la contre-attaque paraît déplacée. « Le passage de la défensive à l'offensive, dit Napoléon, est une des opérations de guerre les plus délicates. » L'abandon de l'attitude défensive nécessité par la formation en carré à Tamai fut une des causes de la mêlée qui suivit. A Abu-Klea la tendance des cavaliers à attaquer semble avoir contribué à la confusion qui permit à l'ennemi d'enfoncer le carré.

Les actions où nos troupes sont attaquées tout d'un coup par un ennemi très supérieur en nombre sont généralement l'affaire d'un instant; il y a peu de temps et d'opportunité pour une contre-attaque et l'attitude de défense passive est probablement le plus propre à soutenir le choc de l'ennemi. A Kambulah une contre-attaque dirigée sur les Zulus qui avaient occupé l'espace mort, chassa l'ennemi, mais un feu de flanc la força à se retirer et cette retraite encouragea l'ennemi. Ce serait, cependant, très malencontreux de rester en défense passive dans une position intenable. A Maiwand on ne fit aucun effort pour empêcher le déploiement des Afghans. Une charge à la bayonnette au moment critique aurait pu faire éviter le désastre de Majuba-Hill. Les meilleures troupes se démoralisent et perdent confiance en restant inactives sous un feu nourri et, dans ces circonstances, une contre-attaque bien menée relèvera le moral.

(A suivre.)



Rassemblement de troupes de 1887.

On sait que ce rassemblement a lieu cette année dans le triangle Wyl-Winterthour-Frauenfeld, du 11 au 17 septembre, et que les troupes qui y prendront part sont celles des VII^e et VI^e divisions, la VII^e par exercices de division sous le commandement de son chef, M. le colonel divisionnaire Vögeli, la VI^e par exercices de brigades, dirigées, dès le 8 septembre, par M. le colonel divisionnaire Bleuler.

Deux ordres généraux du commandant de la VII^e division ont déjà été émis.